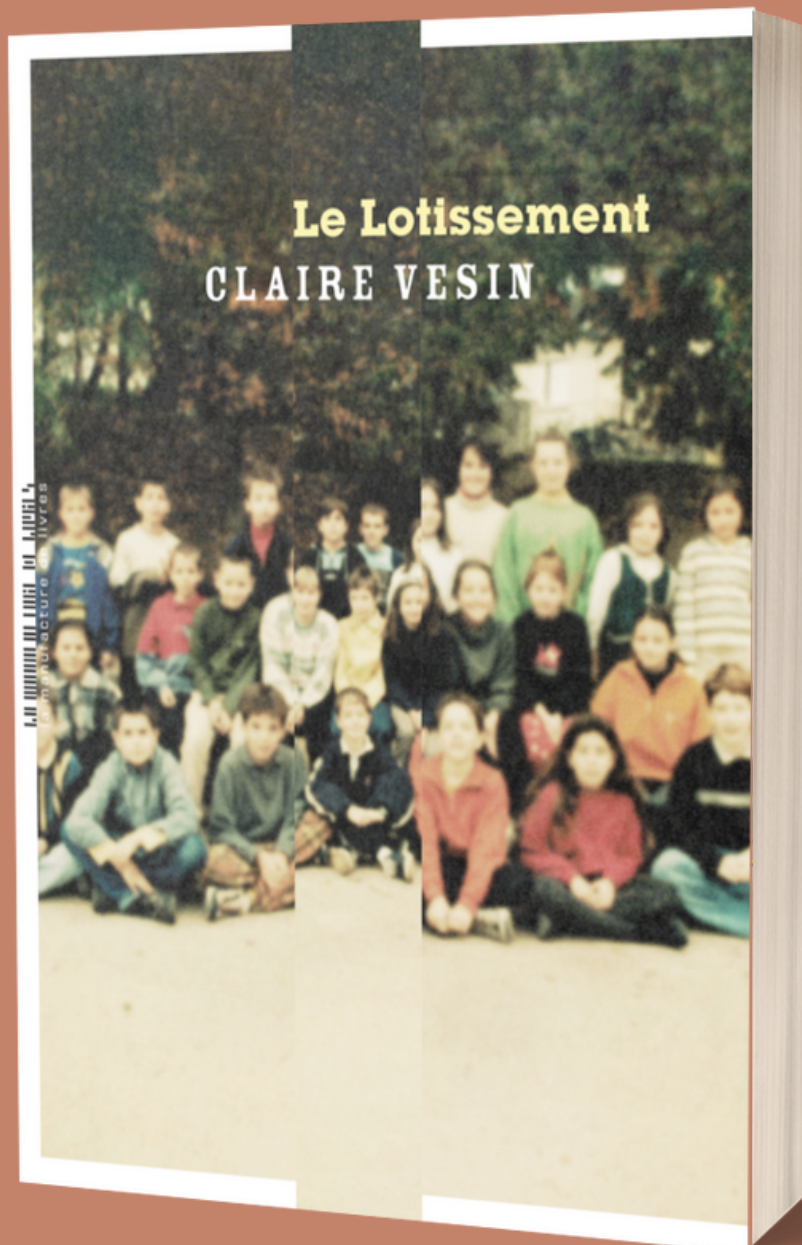


REVUE DE PRESSE

Le Lotissement, Claire Vesin



LA MANUFACTURE DE LIVRES
la manufacture de livres



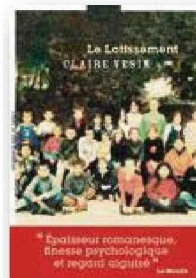
Littérature Critiques

1986, grande banlieue

Pour qui a lu *Blanches*, le premier roman de Claire Vesin, le titre de son deuxième livre, *Le Lotissement*, marque une continuité. L'autrice, médecin exerçant en petite couronne parisienne, était entrée en littérature en brossant le portrait sociologique et romanesque d'une ville de banlieue à travers le quotidien de son hôpital. Elle poursuit son exploration des formes de sociabilité induites par l'organisation spatiale en s'éloignant un peu plus de Paris, pour situer l'intrigue du roman dans une petite ville pavillonnaire. Un lotissement, en particulier, voit son mode de vie menacé, croient ses habitants, par la construction de HLM à proximité. Nous sommes en 1986. La radio diffuse les chansons de Daniel Balavoine, Coluche se tue à

moto. Le Front national entre à l'Assemblée et Jean-Marie Le Pen participe à des débats télévisés qui réalisent des records d'audience. Quand une jeune institutrice est nommée à Mare-les-Champs pour son premier poste, elle suscite autant de curiosité que de défiance : elle a la peau noire. Dans le lotissement, les rumeurs se propagent. Dans ce deuxième roman, Claire Vesin multiplie les marqueurs de l'époque pour se tenir au plus près des représentations mentales de ses personnages. Elle construit très habilement un suspense en alternant, en une suite de brefs chapitres, les points de vue et les souvenirs des différents protagonistes. Son écriture est efficace et plaisante, mais le procédé mis en place, qui néglige un peu l'acuité du regard, donne

à ce roman générationnel un air de déjà-vu. ■ FLORENCE BOUCHY
► *Le Lotissement*, de Claire Vesin, La Manufacture de livres, 272 p., 19,90 €, numérique 14 €.





LOISIRS

LIVRES

Ces romans qui vont faire parler

RENTÉE LITTÉRAIRE | Parmi les 484 romans qui paraîtront à partir de cette mi-août et jusqu'en octobre, quelques déceptions mais aussi de très belles surprises. Comme tous les ans, il a fallu choisir, et ce ne fut pas simple.

Sandrine Bajos et G.P

TOP DÉPART ! Depuis le 13 août et jusqu'au mois d'octobre, 484 romans vont débarquer en librairie, soit une hausse de 5 % par rapport à la rentrée littéraire 2024, selon « Livres Hebdo ». Parmi ces nouveautés, 344 ouvrages français, dont 73 signés par des primo-romanciers, et 140 étrangers. Lesquels lire, lesquels sélectionner ? Pas si simple. Voici nos dix coups de cœur qu'on espère bien retrouver au grand bal des prix littéraires de l'automne qui s'ouvre le 3 septembre avec la première sélection du Goncourt.

■ Trois femmes dans la nuit

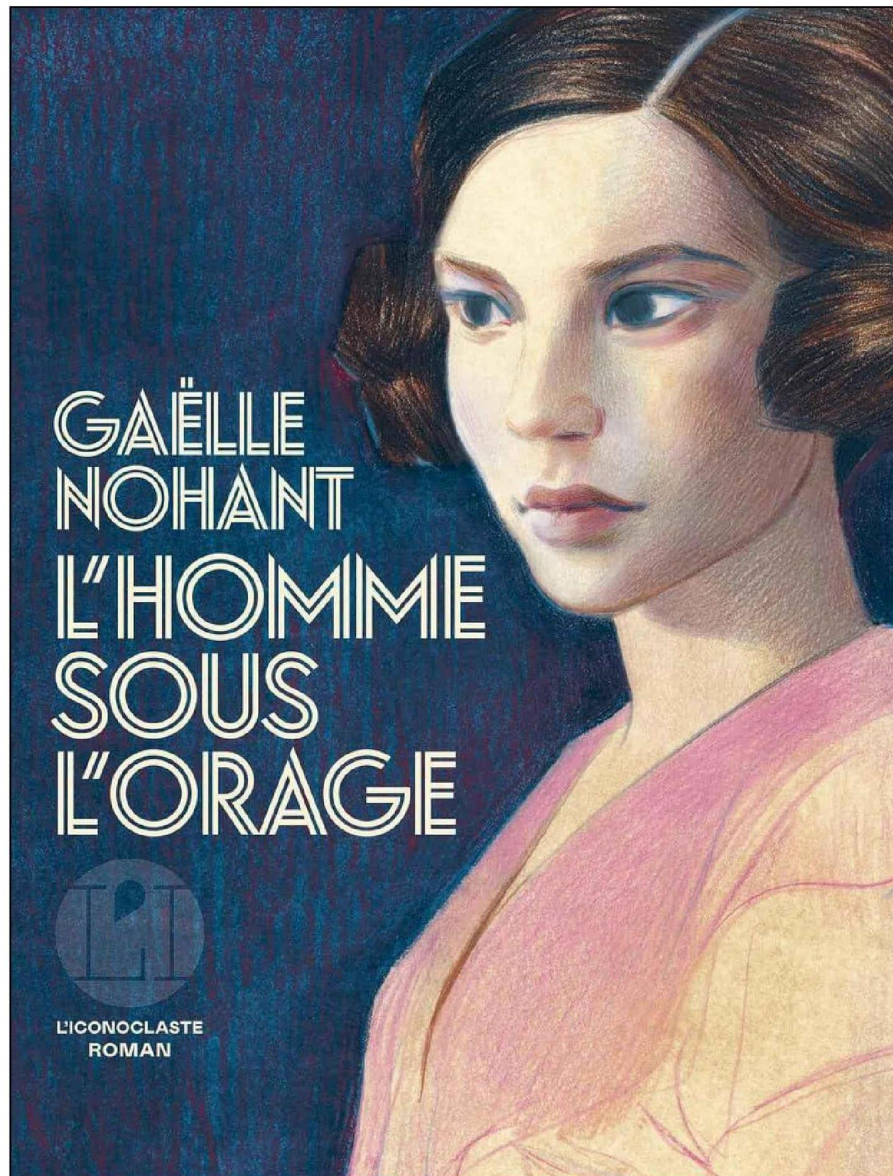
Nathacha Appanah devrait de nouveau secouer cette saison littéraire avec son sublime roman « La Nuit au cœur », texte coup de poing et magistral sur l'emprise et les féminicides où elle glisse sa propre souffrance. Comme beaucoup, l'autrice de « Tropic de la violence » est ébranlée, en mai 2021, par l'assassinat de Chahinez Daoud, mère de trois enfants

de 31 ans brûlée vive par son mari alors qu'elle avait alerté les autorités pour des violences subies... Un meurtre qui ravive ses blessures, elle qui, pour ne pas mourir, a fui un amour tortionnaire. Elle aussi dont la cousine est morte sous les coups de son époux. Alors la journaliste et romancière mauricienne a pris la plume pour nous raconter le drame des trois femmes, leur descente aux enfers, leur solitude... À cœur ouvert, elle nous plonge dans le quotidien de ces victimes. Brillant, bouleversant, ce texte se lit le cœur serré et révolté.

« La Nuit au cœur », de Nathacha Appanah, Éd. Gallimard, 288 p., 21 €.

■ Le temps de vous parler d'elle

Après nous avoir envoûtés avec le sublime « Né d'aucune femme », Franck Bouysse ne nous avait pas vraiment convaincus avec les suivants. C'est donc avec une pointe d'appréhension qu'on attendait son petit dernier. Quelle claque ! « Entre toutes », l'histoire de sa grand-mère,



« LE PROGRÈS »/MAXIME JEGAT

Marie, née en 1912 dans une ferme isolée dont elle ne partira jamais, est un grand roman social magnifiquement écrit qui vous happe dès les premières pages. Un voyage à travers le siècle dernier, une photographie du monde rural, de poignants portraits de femmes, une formidable épopée familiale. Enfant de la Grande Guerre et de la grippe espagnole, Marie voit sa vie marquée par les conflits, la perte de son père

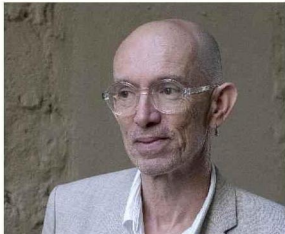
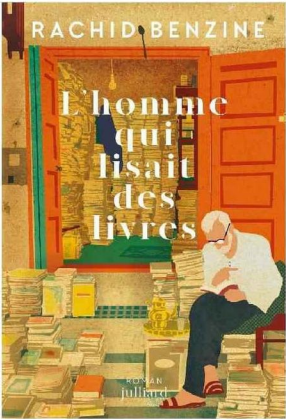
puis de son mari. Alors avec sa mère, Anna, elles reprennent les rênes de la ferme. Rude, poétique, magique. « **Entre toutes** », de Franck Bouysse, Éd. Albin Michel, 288 p., 21,90 €.

■ Les mots plus forts que les bombes

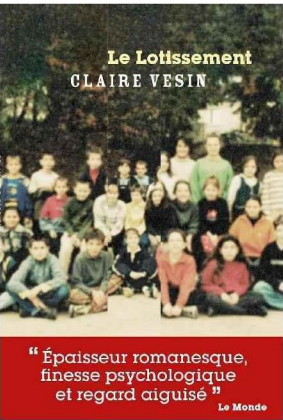
Alors que le conflit israélo-palestinien s'enfoncé chaque jour un peu plus dans l'horreur, ce court récit devrait être lu par tous. Un texte addictif et



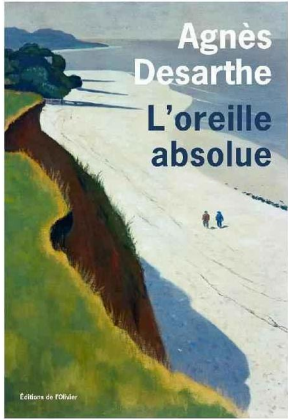
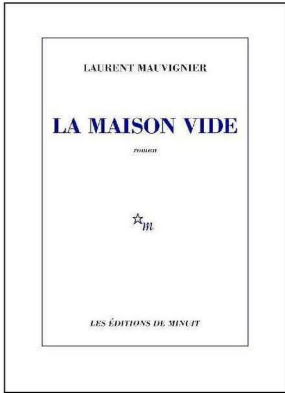
DR/PASCAL ITO



BAMBERGER/OPALE PHOTO



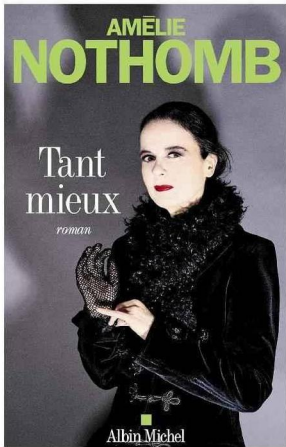
AMMAR ABD RABBO/ABACA PRESS



LP/FRED DUGIT



AFP/JOEL SAGET



fluide dont devrait s'emparer chaque adolescent, quelles que soient ses origines et ses croyances. Dans « L'Homme qui lisait des livres », Rachid Benzine nous invite dans les ruines fumantes de Gaza à écouter l'histoire du peuple de Palestine qu'un vieux libraire confie à un jeune photographe. Il va lui conter comment cette terre est devenue « une litanie de représailles, de haine, empilée de tristesse ». L'histoire de sa famille qui n'a connu que chaos et humiliation. L'exode, ses engagements, ses désillusions, l'impossible réconciliation. Rachid Benzine, qui nous avait déjà bouleversés avec « le Silence des pères », est un homme de paix et un grand écrivain.

« L'Homme qui lisait des livres », de Rachid Benzine, Éd. Julliard, 128 p., 18 €



AFP/JOEL SAGET

■ Les chers voisins

Claire Vesin nous avait bluffés avec « Blanche », elle est de retour avec un texte encore plus magistral. Pour son deuxième roman, elle nous convie dans un lotissement en Seine-et-Marne à la fin des années 1980, dans une France bousculée par la montée de l'extrême droite. L'héroïne y revient après la mort de sa mère. Elle se souvient. De ce village pavillonnaire qui n'a plus rien à voir avec ce lieu aujourd'hui étrié et triste. De cette jeune institutrice tout juste débarquée des Antilles, de Béatrice, vedette du quartier régnant sans partage sur les mères de famille. Et du drame d'un soir... Un ouvrage addictif où l'autrice sonde les rapports sociaux, les domi-



DR/PIERRE DEMARTY

nants, les dominés, questionne les préjugés, les silences, les non-dits. Un texte d'une rare puissance dont on devrait entendre parler.

« **Le Lotissement** », de Claire Vesin, Éd. La Manufacture, 260 p., 19,90 €.

■ Défier la guerre

Hiver 1917, tandis que le père et le fils sont au front, Rosalie et sa mère veillent sur le domaine viticole familial. Un soir d'orage, un étranger frappe à leur porte. Quand la châtelaine le repousse avec dureté, Rosalie, par un élan inexplicable, offre au fugitif l'asile secret des combles. Cet homme, peintre devenu déserteur, bouleverse l'existence de la jeune femme. Avec lui surgissent des questionnements sur le conflit, le patriotisme, l'honneur, la barbarie. Et nous, qu'aurions-nous fait ? Dans ce roman où l'amour défie la guerre, Gaëlle Nohant, dont l'écriture est si belle, sonde l'âme humaine face à l'adversité. Elle aborde la peur, le courage, la lâcheté, le pouvoir de l'art qui peut sauver. Après son remarquable « Bureau d'éclaircissement des destins », l'autrice parvient à entrelacer avec maestria destinée individuelle et grande histoire.

« **L'Homme sous l'orage** », de Gaëlle Nohant, Éd. L'Iconoclaste, 240 p., 21,90 €.

■ Cette histoire, c'est la nôtre

Quand Laurent Mauvignier nous raconte la vie, c'est juste sublime. Une maison de famille silencieuse durant vingt ans que l'on rouvre devient l'héroïne d'une épopée. Un piano, les livres, les souvenirs que l'on cherche,

que l'on imagine. Des vies couleur sépia si proches, si lointaines. Celles de Marie-Ernestine, son arrière-grand-mère, et de sa fille, Marguerite. Un pavé de 743 pages si brillant qu'on le trimbale partout malgré son poids de peur de le perdre. Avec ces deux femmes que tout oppose, liées par l'amour et la haine, Laurent Mauvignier, dont la plume est toujours aussi fluide, nous offre un voyage à travers le siècle et le monde rural. Dans cette maison meurtrie par deux guerres, les récits et les destins se croisent. Les amours naissent où se meurent, les femmes s'émancipent. Cette histoire est la nôtre. Voilà pourquoi elle touche tant.

« **La Maison vide** », de Laurent Mauvignier, les Éditions de Minuit, 746 p., 25 €.

■ Tendres polyphonies

« C'est un hiver où rien ni personne ne semblait vouloir mourir. » Cela tombe bien, le cimetière est plein. Alors que le village se prépare pour le concert annuel de l'harmonie municipale, Agnès Desarthe se joue de contrarier les destins de ses personnages musiciens. Des hommes et des femmes un peu cabossés et dont la vie avec un « si » pourrait bien changer de trajectoire. Comme ce joueur de tuba qui se fait retirer sa corde au cou par un enfant turbulent ou cette femme reconquise par un amour oublié... Des drames individuels que l'autrice s'amuse à relier par un fil invisible. Fort de son imagination et de son talent de conteuse, « l'Oreille absolue » est une petite pépite d'originalité et d'humanité. Un roman polyphonique, tendre,

qu'on a du mal à quitter et qui nous emporte bien plus loin qu'on l'imaginait. Du grand Agnès Desarthe.

« **L'Oreille absolue** », d'Agnès Desarthe, Éd. de l'Olivier, 144 p., 19,50 €.

■ Aux origines

Août 1936, les franquistes prennent le pouvoir en Espagne. Enriqueta n'a pas d'autre choix que de fuir avec sa famille d'Irún pour la France. Un pont à traverser, et sa vie bascule à jamais. Comment se reconstruire quand on n'a plus rien ? Quarante ans plus tard, alors qu'une loi espagnole permet aux descendants d'exilés politiques d'obtenir la nationalité perdue, sa petite-fille a voulu savoir qui était cette femme dont elle ne sait finalement que peu de choses. Et pour elle, petite-fille d'immigrée née en France, que représente l'Espagne ? En retraçant le chemin de l'exil de son aïeule, en nous contant l'exode, la frousse, la vie ailleurs, les blessures familiales, Léonor de Récondo questionne nos racines et nos origines. Celles qui finissent par s'étioler si on ne les retient pas mais qui, à jamais, sont en nous. Un livre bouleversant, un style délicat. Une chronique familiale qui résonne aussi douloureusement avec notre actualité.

« **Marcher dans tes pas** », de Léonor de Récondo, Éd. L'Iconoclaste, 252 p., 20,90 €.

■ L'empreinte d'Adrienne

Après nous avoir retournés avec « Premier Sang », consacré à son père, Amélie Nothomb franchit un nouveau seuil dans son intimité avec « Tant mieux ». Dans ce petit bijou littéraire, l'autrice belge s'autorise à évoquer Adrienne dont l'histoire commence quand, à 4 ans, elle est envoyée seule de longues semaines chez son austère grand-mère maternelle à Gand (Belgique). À chaque vacherie de la vieille femme

aigrie qui n'aime que son chat, l'enfant brillante et originale lui répond par « tant mieux ». Le voile se lève. Avec son écriture ciselée et son style toujours aussi incisif, Amélie Nothomb se livre comme jamais dans ce portrait maternel où l'on retrouve son art de combiner l'intime et l'ironie. Percutant, prenant et jubilatoire, ce roman s'impose comme l'une des plus belles réussites. « **Tant mieux** », d'Amélie Nothomb, Éd. Albin Michel, 212 p., 19,90 €.

■ Au nom de la mère

Emmanuel Carrère n'est pas un auteur bling-bling. Aux phrases alambiquées, aux savantes digressions, il préfère l'anecdote qui frappe en plein cœur, la sincérité qui peut faire mal (à soi, à autrui), la langue simple mais d'une limpidité fluviale. C'est ce que l'auteur de « D'autres vies que la mienne » démontre cette fois encore avec « Kolkhoze », fresque familiale sur quatre générations, centrée autour de la figure maternelle, Hélène Carrère d'Encausse, historienne spécialiste de la Russie, académicienne aux origines géorgiennes, décédée à 94 ans il y a deux ans. Et, plus discrètement, sur son père, personnalité effacée mais fascinée (par l'histoire de son épouse) et finalement fascinante. De ces deux-là aux racines géographiques éloignées, naîtront de l'amour trois enfants, puis de la distance, l'incompréhension... En un mot, la vie. Il faut s'accrocher une centaine de pages. Puis l'album de famille s'anime, les vieilles photos se « déjàunissent ». On referme « Kolkhoze » (terme russe qui renvoie aussi à un doux souvenir maternel) les yeux humides, avec le sentiment d'avoir peut-être un peu mieux compris la complexité qui se cache derrière le mot « famille ».

« **Kolkhoze** », d'Emmanuel Carrère, Éd. P.O.L, 560 p., 24 €.

Edition : Du 28 août au 03 septembre
2025 P.28-29
Famille du média : Médias d'information
générale (hors PQN)
Périodicité : Hebdomadaire
Audience : 1158000



Journaliste : AGNÈS LAURENT
Nombre de mots : 1317

Vu de France

PARIS-PROVINCE

Partir... et revenir un jour

Exit Annie Ernaux,
Didier Eribon,
Edouard Louis ?
Le cinéma et
la littérature revisitent
la figure du transfuge
de classe. Plus tendre,
plus joyeuse.

PAR AGNÈS LAURENT

Ces derniers temps, sur les écrans de cinéma ou les étagères des librairies, le monde a une curieuse tendance à se diviser en deux catégories de personnages : ceux qui partent et ceux qui restent. En mai, dans le film *Partir un jour* d'Amélie Bonnin projeté en ouverture du festival de Cannes, Juliette Armanet est une cuisinière parisienne version *Top chef*, obligée de revenir dans le « routier » de ses parents. Bastien Bouillon incarne son amour de jeunesse. Mêmes pots, mêmes rituels, immobile. Le 10 septembre, Bastien Bouillon reviendra dans *Connemara*, le film adapté du roman de Nicolas Mathieu, en ex-star locale de hockey sur glace, face à une Mélanie Thierry, partie-revenue dans leur ville de l'est de la France après un burn-out.

En cette rentrée littéraire, plusieurs romans explorent à leur tour, et avec plus

ou moins de bonheur, cette question. *La Bonne mère*, formidable premier roman de Mathilda di Matteo (L'iconoclaste), organise la confrontation de Clara et de Véro, sa cagole de mère, à coups d'aller-retour Marseille-Paris ; plus sombre, *Le Lotissement* de Claire Vesin (La manufacture de livres) revient avec une extrême justesse dans la France pavillonnaire des années 1980 ; le *Sous leurs pas, les années* de Camille Bordenet (Robert Laffont) organise le choc des retrouvailles de Constance et Jess, amies pour la vie à l'adolescence avant de se perdre dans des destins contraires. Tous explorent le sujet des lieux où l'on a grandi, que l'on a souvent détestés ou méprisés, que l'on a voulu fuir pour rêver plus grand, où l'on est, un jour ou l'autre, contraint de revenir. Une exploration affective et sociale bien plus que géographique.

Le thème n'est pas nouveau. Edouard Louis, avec *En finir avec Eddy Bellegueule*, Didier Eribon, avec *Retour à Reims*, ou Annie Ernaux avec *La Place* ont mis en mots cette figure du transfuge de classe contraint de rompre avec son milieu d'origine pour s'extraire du déterminisme social. Chez eux, pour vivre, parfois pour survivre, il faut s'éloigner. Ces textes, plus messages politiques que récits individuels, laissent aujourd'hui la place à des œuvres de fiction, moins empreintes de colère, moins binaires, parfois joyeuses. Désormais, pour suivre ses envies, on ne fuit pas, on prend du champ. Et le lien n'est jamais brisé. « Nous avons digéré notre Annie Ernaux, notre Didier Eribon. Comme dans toute révolution, il y a une phase violente, qu'ils ont incarnée. Notre film est plus apaisé, nous revenons vers la culture populaire dans laquelle nous avons grandi avec Amélie Bonnin », résume

Partir un jour, d'Amélie Bonnin, avec Dominique Blanc et Juliette Armanet.

comme des anti "A nous deux, Paris !", des défaites dans l'ambition. Rentrer chez soi est un échec, c'est Rastignac qui s'est planté », analyse Nicolas Mathieu, qui fut l'un des premiers à explorer la thématique et ne cache pas avoir vécu une expérience proche avant le succès de ses romans. Partir pour faire des études souvent prestigieuses, travailler à la ville, en particulier dans des milieux qui font rêver, est encore, dans l'imaginaire populaire, un signe de réussite. Revenir est a contrario perçu comme un déclassement, que les proches ou les parents expriment d'une phrase blessante ou d'un regard interrogateur. « Il y a l'idée du retour en arrière. Cet endroit, on a voulu le quitter. Et on renonce à tout ce que Paris peut offrir. C'est un peu la double peine », note Pauline Rochart, qui a publié au début de 2025 un essai, *Ceux qui reviennent* (Payot), elle-même ayant déménagé de la capitale vers le Nord, sa région d'origine.

Peu à peu, pourtant, les œuvres racontent comment la confrontation à la terre d'origine – et à ses habitants – dissipe l'inconfort initial au profit d'une image positive, celle d'un monde rassurant par sa familiarité. « Avant, on ne pouvait aller que dans un sens, de la province vers Paris, aujourd'hui, on met plus de positif dans le retour, c'est sans doute moins vécu comme une défaite », ajoute Nicolas Mathieu. Dans *Je rouille*, son premier roman paru le 20 août chez Calmann-Lévy, Robin Watine souligne l'ambivalence de Noé, son jeune héros : chaque année, celui-ci voit débarquer dans sa station balnéaire de la Méditerranée des estivants auxquels il rêve de ressembler, mais pas question de juger et de rompre avec ses copains d'enfance, ceux qui vont « rouiller » sur place quand lui va partir. Même regard tendre chez Amélie Bonnin et Dimitri Lucas : « Un long métrage avec Juliette Armanet est forcément un peu bobo, mais on ne voulait pas faire un film parisien avec du mépris pour le milieu populaire », reprend le scénariste. Il se souvient avoir été heurté il y a quelques années par une remarque à propos de leur court-métrage, qui porte le même titre et traite du même sujet. On les avait félicités pour avoir formidablement croqué un couple de « beaufs » qui mangent devant

la télé : « C'était assez choquant : ces gens, c'étaient nos parents ! »

La brutalité du monde actuel, la crise du Covid ont aussi redessiné les priorités de vie, les critères de réussite sociale. « Partir en province » est un geste que peu de citadins effectuent, mais ils sont nombreux à en rêver et à en fantasmer les avantages. Rétrospectivement, Nicolas Mathieu voit dans son retour dans l'Est une « libération », lui ayant fait gagner deux heures par jour de transport, de devenir propriétaire pour une somme modeste, de vivre d'un petit job lui ayant permis d'écrire... L'intérêt n'est pas que matériel : « Dans une société où il y a beaucoup de crises, beaucoup d'anxiété, il y a un besoin de se sentir ancré quelque part, de s'insérer dans une communauté et d'y avoir une utilité », complète Pauline Rochart.

Là encore, les artistes n'éludent pas les difficultés. La fiction a cette immense vertu qu'elle peut embrasser toutes les situations. Raconter qu'en s'éloignant, on change, que les autres changent. Que vivre au quotidien avec des amis ou des proches est moins facile que boire un verre une ou deux fois par an. Que revenir dans des communautés plus petites, à la composition sociale plus diverse que dans les métropoles, oblige à se confronter à des gens différents de soi. Le reflet de la vraie vie. « Il ne faut pas surinvestir les fractures territoriales. Mais dans une petite ville, votre vision du monde n'est pas majoritaire. Si vous voulez vous intégrer, vous êtes obligés de parler à des gens qui ne pensent pas comme vous, ils sont parents d'élèves, responsables d'associations sportives... », note Pauline Rochart.

Chemin faisant, l'art explore des territoires nouveaux et étend ses frontières à des milieux hier exclus des représentations. Avec *Vingt Dieux*, *Chien de la casse*, *La Pampa*, puis *Partir un jour*, le cinéma sort de plus en plus des appartements haussmanniens sans renoncer à ses ambitions. Depuis *Aux animaux la guerre* (Actes Sud), Nicolas Mathieu a ouvert la voie à de nombreux romanciers. Y compris à ceux qui reviennent sur les traces de leur jeunesse pour mieux en repartir. Dans *Le Lotissement*, l'héroïne de Claire Vesin jure, après avoir éclairci une zone d'ombre de ses premières années, que « jamais plus (elle) ne quittera l'anonymat des villes ». L'enfance n'est pas toujours un cocon. ✱

Dimitri Lucas, le scénariste de *Partir un jour*. Une évolution intellectuelle qui fait écho à des mutations profondes sur le sens de la réussite, la place du travail, les relations urbains/ruraux...

Mais – et c'est la force de la fiction que d'autoriser la nuance – regagner ses terres d'origine n'est pas soudainement devenu tendance. Qu'ils soient ponctuels comme dans *Partir un jour* ou plus longs, comme dans *Connemara*, ces retours sont d'abord empreints de déception. « Ils sont un peu

« Aujourd'hui, le retour est sans doute moins vécu comme une défaite »
Nicolas Mathieu

Le Lotissement : soufflet sur les braises du passé

Victor De Sepausy · 3-4 minutes

Il y a des quartiers où l'herbe est toujours trop verte, les façades trop blanches, et les tragédies soigneusement dissimulées sous le crépi. Le Lotissement de Claire Vesin nous emmène à Mare-les-Champs, lotissement sans histoire en apparence, où l'on partage les tartes aux cerises à la piscine municipale, en guettant du coin de l'œil les étiquettes de maillots de bain et les réussites scolaires. Mais sous la croûte rassurante du quotidien, la mémoire brûle encore.

Le roman s'ouvre sur une nuit d'été 1986, alors qu'Élise Mondessert, adolescente au charme vénéneux et aux colères muettes, met le feu au garage familial.

De ce brasier, il ne reste bientôt que des ruines calcinées, des silences embarrassés et un lotissement qui préfère détourner le regard. Trente ans plus tard, la narratrice revient, adulte, médecin, mère à son tour, pour vider la maison de son enfance après la mort de sa propre mère. Mais au fond d'un carton oublié, un journal intime exhumé rouvre les plaies.

L'intrigue se déploie habilement par strates, alternant les voix et les époques. Celle de la narratrice, marquée par la culpabilité et l'incompréhension enfantine. Celle de sa mère, engluée dans ses renoncements et ses petites trahisons. Celle enfin de Suzanne Bourgeois, institutrice fraîchement arrivée, femme noire parachutée dans ce village blanc aux préjugés feutrés, dont le destin scellera la chronique du lotissement.

La force du texte réside dans sa capacité à capter les détails insignifiants qui trahissent les tensions : la gêne d'une voisine, l'obsession du gazon impeccable, le regard fuyant d'un enfant. Claire Vesin excelle à distiller le malaise sous l'apparente banalité.

Cependant, on peut regretter que la mécanique du suspense, savamment huilée dans les premières pages, s'appuie parfois sur des procédés attendus : le carnet mystérieux, les révélations tardives, les souvenirs fragmentaires. Rien de fondamentalement neuf du côté de la construction.

Reste une écriture précise, attentive aux failles, qui refuse les grands effets. Le roman interroge sans surligner : peut-on vraiment s'extraire de l'endroit d'où l'on vient ? Et que fait-on des secrets lorsqu'ils nous poursuivent sous les traits d'une voisine vieillie ou d'un journal jauni par les années ?

Le Lotissement n'est pas un roman à sensation. C'est un livre qui s'infiltré, à bas bruit, dans la mémoire collective et intime. Et nous rappelle que dans ces territoires pavillonnaires si ordinaires, le feu couve encore longtemps après que les flammes se sont éteintes.

Edition : Du 06 au 07 septembre 2025

P.11

Famille du média : PQR/PQD (Quotidiens régionaux)

Périodicité : Quotidienne

Audience : 2202903



Journaliste : -

Nombre de mots : 237

Ses trois recommandations de lecture pour la rentrée

Les naufragés du Wager, de David Grann

Plongez dans l'histoire du Wager. En 1740, ce vaisseau de guerre de la couronne britannique est envoyé en mission secrète pour voler les cargaisons des galions espagnols en Amérique du Sud. Un livre très documenté, à la croisée entre le roman historique, le récit d'aventure et le thriller.

David Grann ; Éditions du sous-sol ; août 2023 ; 10,40 € en poche ; 23,40 € en grand format.

Chagrin d'un chant inachevé, de François-Henri Désérable

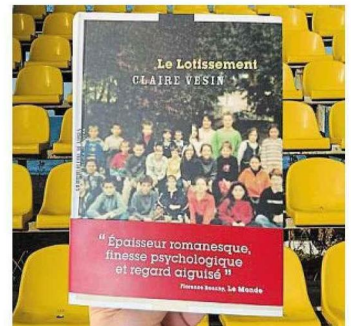
Cinq mois à travers l'Amérique du Sud, en stop, en bateau ou encore à moto. De Buenos Aires à Caracas, l'auteur suit le chemin emprunté par Alberto Granado et Che Guevara en 1951. Un voyage littéraire saupoudré d'un subtil sens de l'humour et du verbe.

François-Henri Désérable ; Éditions Gallimard ; mai 2025 ; 20 €.

Le lotissement, de Claire Vesin

Mare-les-Champs, 1986. Une maison de cette banlieue pavillonnaire est incendiée. Trente ans plus tard, quand la narratrice revient pour vider sa maison d'enfance, trahisons, secrets et inimitiés du passé se révèlent... Une intrigue fine qui plonge dans la complexité des rapports sociaux et de la mémoire collective.

Claire Vesin ; Éditions Manufacture des Livres ; à paraître le jeudi 21 août 2025 ; 19,90 €.



« Le lotissement » de Claire Vesin.

| PHOTO : COPIE D'ÉCRAN INSTAGRAM



«Le lotissement» de Claire Vesin, éd. La Manufacture de livres, 272 p.

Que s'est-il passé en 1986 dans ce «Lotissement» ?

À l'instar du formidable « Je voulais vivre » d'Adélaïde de Clermont-Tonnerre (voir CL de samedi 2 août), « Le lotissement » de Claire Vesin (à paraître le 21 août) fait déjà parler de lui chez les libraires et chez tous ceux qui attendent les pépites de la rentrée littéraire. Le roman est court. Vite lu et prenant. Il nous plonge rétrospectivement dans l'année scolaire 1985/1986 dans une France pavillonnaire de banlieue parisienne. Cet Hexagone bien particulier, bourré de préjugés, qui voit d'un mauvais œil l'essor des HLM dans ses campagnes; assiste, affolé, à la catastrophe de Tchernobyl; déplore la mort

de Balavoine et Coluche et découvre avec des sentiments ambigus Jean-Marie Le Pen à « L'heure de vérité ». Un des fils narratifs de l'histoire se déroule donc quarante ans après les faits de cette année-là. Quand, après le décès de sa mère, la narratrice - par ailleurs médecin comme l'auteure Claire Vesin - revient sur les lieux de ses 9 ans pour exhumer des secrets. Ceux de Suzanne, jeune institutrice remplaçante, fraîchement arrivée des Antilles, passionnée de poésie et dont la beauté colorée dérangeait; de la blonde et parfaite maîtresse de maison Béatrice, reine incontestée de cette petite communauté qui partageait goûters d'anniversaire des petits et barbecues arrosés

des grands. Ceux d'Élise, l'adolescente rebelle et incendiaire qui rêvait de François le beau garagiste trentenaire...

Entre non-dits et faux-semblants, la narratrice ravive alors des blessures intimes que tous, excepté Agnès, rejetée des autres mères de l'époque, ont préféré enterrer et oublier. Par une écriture vive et précise et par le procédé classique des témoignages successifs, l'auteur de ce roman choral met ainsi à nu, les méandres du désir, de la jalousie et de la bêtise ainsi que la violence feutrée des rapports sociaux. Petit à petit et à bas bruit, elle met en place une tragédie ordinaire, criante de vérité.

Marie-Aimée BONNEFOY

LA RECETTE

La salade de pois chiches de Néfertiti

C'est la salade estivale par excellence. Fraîche, goûteuse avec un accent oriental. Et diététique qui plus est, c'est important. La tester, c'est l'adopter. Chaque mastication révèle les arômes qui se développent les uns après les autres, un feu d'artifice pour le palais.

Ingrédients pour deux personnes : 300g de pois chiches crus, de la mimolette vieille, une grosse pomme Granny Smith, une bonne cuillère à soupe de graines de cumin, un demi-oignon rouge, de la coriandre fraîche, de l'huile d'olive.

Recette. Faire revenir les pois chiches dans une eau tiède (chaude pour que la peau des pois chiches se décolle toute seule). Laisser refroidir le temps d'une petite séance de squats ! Découper des carrés de mimolette et de pommes. Attention, les carrés de pommes et de mimolette doivent être de la même taille que les pois chiches. Ciselez finement un demi-oignon rouge. Ajouter de l'huile d'olive (3 cuillères à soupe) et réajuster selon le volume de la salade.

Bien remuer, c'est le secret pour révéler votre assaisonnement et ce, pour toutes vos salades en général. Puis au dernier moment, cisaillez la coriandre fraîche juste avant de servir, remuer le tout une dernière fois. Ne pas ajouter sel, poivre, ni vinaigre.

Virginie BLANQUART



LA BD

Il est cash et souvent trash. Après « 3 cases pour 1 chute », à découvrir chaque jour dans CL, L'Abbé publie un album spatial. (Un peu) plus policé mais toujours aussi déjanté.

«Capitaine Espace», l'odyssée «spétiale» de L'Abbé

JEAN-FRANÇOIS BARRÉ
jf.barre@charentelibre.fr

« Monsieur L'Abbé, vous êtes un grossier personnage ! » Au bout du fil, le scénariste éclate de rire et confirme. « Je suis quelqu'un d'ingérable. » Il avoue. « Je regrette pas la manière, c'est triste. » Depuis le jardin de son atelier, à Clermont-Ferrand, Arthur Borsei, initiales L'Abbé, a senti enfler le vent de la révolte chez une partie des lecteurs de « Charente Libre » à la publication - c'est vrai que ça décoiffe - des strips de « 3 cases pour 1 chute » (en dernière page de CL chaque jour).

« Je me suis pris des claques par des gens un peu trop premier degré. Le monde est plus clivant, plus à cran », constate, lucide, le dessinateur très cash et parfois très trash. C'est aussi ce qui fait son charme. Le gars est décalé. Comme son humour. Déjanté. Tacleur : « Quand on n'aime pas quelque chose, on tourne les yeux. » Il ironise : « Si on ne pousse pas les gens vers le bas, ils vont vers le haut. » Lui, il serait plutôt du genre à tirer ses lecteurs vers ses sources d'inspiration. Vers l'absurde, le nonsens. Il s'avoue fan des Monty Python, des frères Zucker. Il a lu tout Larocet et « et plein d'autres ».

Un monde parallèle

Et puis il a commencé à crayonner pour « Psikopat » avant d'obtenir les bons numéros de téléphone et de se glisser dans la rédaction de « Fluide Glacial ». Il en est aujourd'hui une valeur sûre depuis 2019. Il a dessiné



L'Abbé : « Je me suis pris des claques par des gens un peu trop premier degré. »
Repros CL

une couv'. Il a publié plusieurs albums, s'est distingué par ses strips déjantés. Trois tomes de « 3 cases pour 1 chute » en absurdie. Un monde parallèle. C'est comme ça depuis le collège. « J'y ai découvert Reiser » et le style L'Abbé, « ce côté dessin de bite à la place du visage et une grosse saucisse à la place du nez ».

«Je déteste Star Wars»

Et brutalement, L'Abbé vient de réaliser un rêve de longue date. « Il y a longtemps que je voulais faire de la science-fiction, de la fantaisie avec des vaisseaux spatiaux, des lasers, un voyage dans le temps. » Et voilà « Capitaine Espace, le vagabond du cosmos ». Le pitch ? « Son nom, Espace. Sa mission, prouver son innocence... et (si possible) embrasser Barbara. »

La source d'inspiration est une



«Capitaine Espace» de L'Abbé, éd. Fluide Glacial, 72p., 18€.

évidence. « Je déteste Star Wars », balance d'emblée L'Abbé. Il préfère son héros, « un loser magnétique », qui manie des virus mortels et doit défendre son honneur devant les autorités galactiques. Et finalement sauver la galaxie. « J'ai pompé toute la SF que je connaissais pour faire ce truc-là, en drôle, en bête », confie le dessinateur. « C'est le truc qui me plaît. Après, je m'envoie des mails d'insultes ». Ça faisait un moment que L'Abbé préparait son coup. Il est presque à promettre qu'il y aura une suite. « Des bons gags et une histoire autour. C'est expérimental », se marre-t-il.

C'est absurde, comme toujours, mais c'est essentiel. Même si vous n'avez pas aimé ses strips, vous adorerez son odyssée « spétiale ».

L'album est en kiosque depuis le 2 juillet. Publié chez Fluide Glacial.

LE PARI

Le 100% végétal s'invite à la table de la haute gastronomie



« Des émotions gustatives » incomparables : pour la première fois dans un restaurant trois étoiles en France, le chef Alain Passard sert désormais une cuisine exclusivement végétale, signe d'un tournant encore discret mais réel de la haute gastronomie.

Depuis le 21 juillet, ce chef ne sert plus ni viande, ni poisson, ni produits laitiers, ni œufs à l'Arpège, son restaurant parisien, qu'il dirige depuis près de quarante ans. « Ça fait un an que c'était déjà dans les tuyaux », confie le cuisinier de 68 ans, qui poursuit une démarche entamée il y a 25 ans.

En 2001, le chef avait déjà décidé de supprimer la viande rouge de sa carte et de se concentrer sur les légumes cultivés dans ses potagers. Un pari audacieux à l'époque, alors que son établissement s'était bâti une réputation autour de sa pâtisserie, qui lui avait permis de décrocher les très enviées trois étoiles au Guide Michelin en 1996 - qu'il n'a jamais perdues. Ce virage a fait de lui l'un des premiers ambassadeurs de la cuisine végétale, sans posture militante.

« Je continue à manger un peu de volaille, de poisson... », dit-il. « Mais je suis plus confortable avec le végétal. Ça me permet d'appréhender et puis j'aime ce que ça dégage. Il y a une lumière dans cette cuisine. Il y a des émotions gustatives que je n'ai jamais eues ailleurs. » Seul produit d'origine animale : le miel de ses ruches.

« Cette décision est un événement », estime Laurent Guez, chroniqueur culinaire pour les journaux « Les Échos » et « Le Parisien ». Claire Vallée avait ouvert la voie en 2021, en décrochant la première étoile décernée à un restaurant de « gastronomie végétale » avec ONA, en Gironde dans le sud-ouest de la France. L'établissement a fermé l'année suivante et la cheffe de 45 ans a ensuite ouvert plusieurs tables éphémères. Depuis, aucun autre restaurant français entièrement végétal n'a été sacré par le guide rouge de Michelin.



1 septembre 2025

Assemblages, bricolages, hybridations au CAC à Meymac

45 min

Le titre de l'exposition estivale du centre d'art contemporain à Meymac est intrigant. En compagnie de Jean Philippe Rispal médiateur culturel au CAC nous découvrons cette exposition qui tient ses promesses : de l'humour, de l'émerveillement, de la fantaisie et de la poésie. Comme toujours cette exposition est foisonnante. Une quarantaine d'artistes est présentée et les œuvres sont variées. Le visiteur découvre des peintures, photographies, sculptures et vidéos. L'exposition est à découvrir jusqu'au 5 octobre.

La fin de l'émission se termine par quelques propositions de lecture :

- « La hideuse » de Reine Bellivier (Christian Bourgois)
« La Lotissement » de Claire Vesin (La Manufacture de livres)
« La mauvaise joueuse » de Victor Jestin (Flammarion)
« Le chant de la fidèle » de Chunhyang (Zulma)

"Le lotissement", de Claire Vesin : les fantômes des zones pavillonnaires - Benzine Magazine

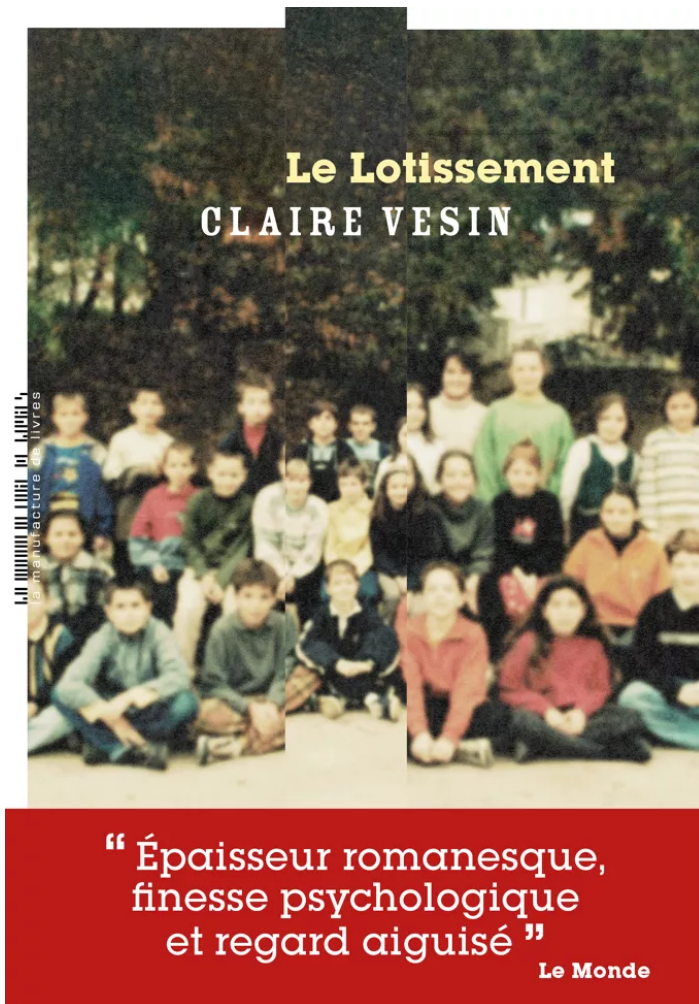
Benoit Richard : 3-3 minutes : 02/09/2025

Avec ce nouveau roman, Claire Vesin nous replonge dans les années 80 et fait ressurgir les drames enfouis et les blessures collectives d'une époque. Entre enquête intime et chronique sociale, un récit où le mystère se mêle à la nostalgie.



© Pascal Ito

Nous sommes au beau milieu des années 80, dans un lotissement de banlieue parisienne baptisé Mare-les-Champs, un quartier pavillonnaire construit sans doute dans les années 70, entouré de champs comme c'était souvent le cas alors. C'est le temps des walkmans vissés aux oreilles, des badges Touche pas à mon pote, du Top 50 à la télé. Une génération marquée par la disparition de Coluche et Balavoine, et inquiète face à la montée du Front National.



Dans ce décor en apparence paisible surviennent deux drames successifs : la disparition brutale d'une institutrice puis celle d'un garagiste. Pourquoi sont-ils morts ? Ces deux drames ont-ils un lien ? Autant questions qui intriguent le lecteur dès l'ouverture de ce récit choral signé **Claire Vesin**.

Après *Blanches*, paru en 2024 à la **Manufacture de livres**, l'autrice imagine une narratrice qui, trente ans plus tard, revient sur les lieux de son enfance pour comprendre comment ces tragédies ont pu se produire. Elle va à la rencontre des habitants pour éclaircir la mort de Suzanne, institutrice guadeloupéenne, et celle de François, artisan apparemment sans histoires retrouvé pendu peu après.

À travers cette enquête intime, **Claire Vesin** dessine une galerie de personnages, adultes et enfants, dans un texte où se mêlent enquête et chronique sociale, où elle s'attache, à travers mille détails, à reconstituer l'ambiance et le contexte social et politique de ces années 80.

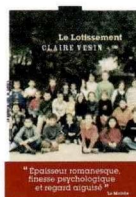
Le texte se révèle bluffant dans sa construction précise et minutieuse. On navigue entre passé et présent, es blessures de l'adolescence refont surface, et les fantômes du passé n'ont pas livré tous leurs secrets.

Un livre plein de mystère et de nostalgie, où l'atmosphère, magnifiquement rendue, tient le lecteur en haleine. On y perçoit tout le talent de **Claire Vesin**, qui semble avoir puisé dans ses propres souvenirs pour donner vie à ce drame singulier, qui continue de hanter le lecteur même une fois le livre refermé.





romans français



Claire Vesin

Le
Lotissement

La Manufacture de livres

En 1986, dans le village pavillonnaire de Mare-les-Champs, un drame trouble la tranquillité d'une banlieue parisienne. Plus de trente ans plus tard, une femme retourne sur les lieux de son enfance pour comprendre ce qui s'est réellement passé. Elle rouvre les blessures liées à Suzanne, une institutrice récemment arrivée, à Béatrice, figure dominante du quartier, et à Élise, une adolescente en révolte. Ce retour fait remonter les secrets et les tensions enfouis. À travers cette quête, le récit explore les souvenirs d'une époque, les non-dits, les rapports de pouvoir et la société française des années 1980. De la même auteure : *Blanches*.

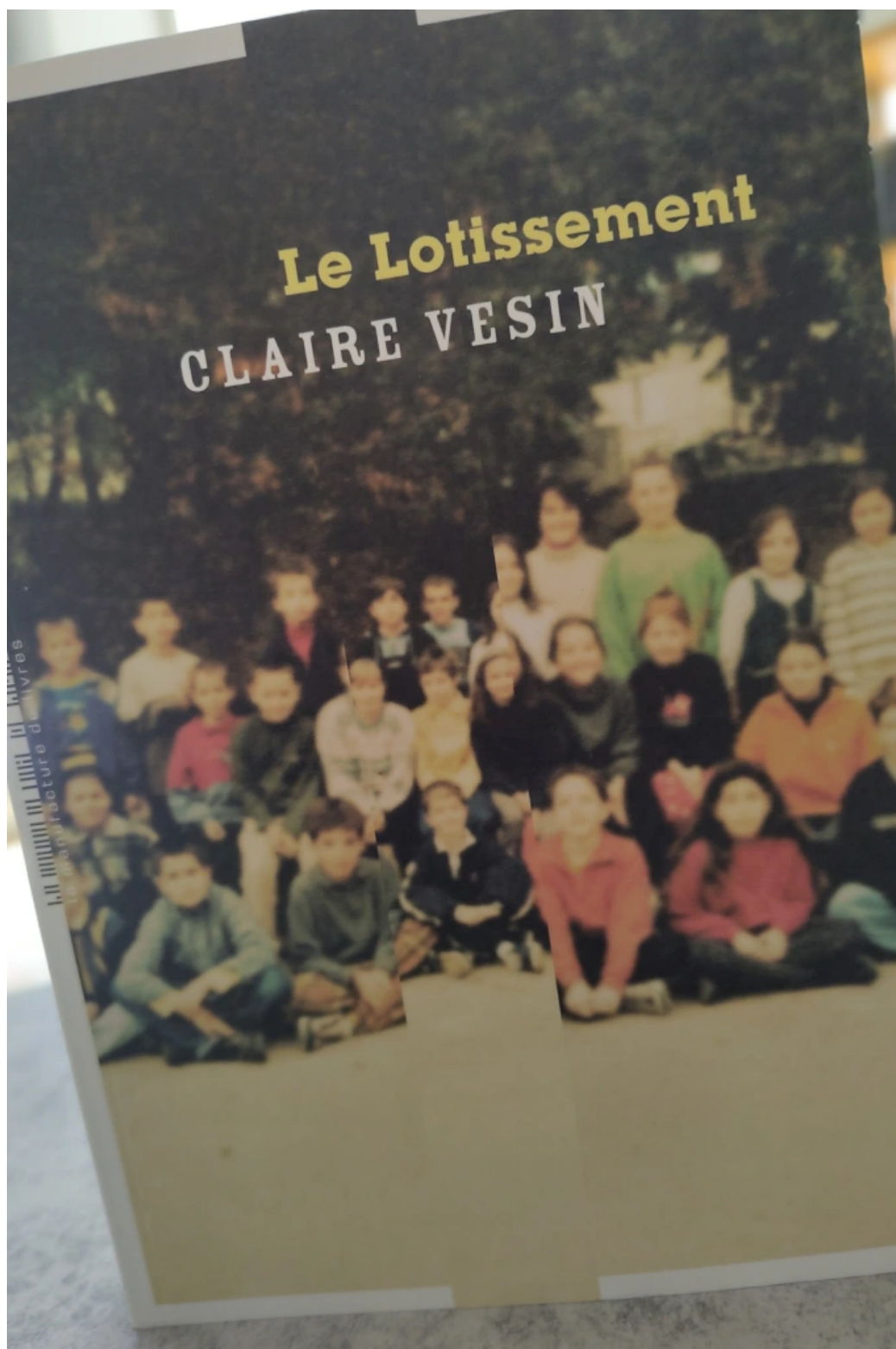
272 pages – parution le 21/08/2025

Prix public : 19,90 €

EAN : 9782385532239

Le Lotissement

inthemoodfor93 : 3-4 minutes : 27/08/2025



Rentrée littéraire 2025

Le titre du nouveau roman de Claire Vesin qui paraît en cette rentrée est très bien choisi. « Le Lotissement », c'est un lieu, une époque, un milieu social. C'est l'univers des pavillons (ici situés en banlieue parisienne) où résident des familles aisées et moins aisées. C'est un époque qui renvoie aux années 80, magnifiquement décrites par l'autrice par mille et un détails qui vont des programmes télévisés de l'époque aux vêtements que l'on met aux enfants (les fameuses cagoules qui grattent). C'est aussi un monde en soi, quelque peu étouffant, avec les inévitables commérages, les amitiés et inimitiés entre voisins.

Plusieurs éléments viennent perturber cet univers qui semble si paisible. La construction de HLM à proximité du lotissement mais aussi l'arrivée d'une nouvelle institutrice à l'école. L'éducation des enfants est un sujet sensible et Suzanne Bourgeois détonne car elle jeune, belle, originaire de Guadeloupe. Elle débute dans le métier et sa passion pour la poésie imprègne son enseignement. Plusieurs mères expriment leurs inquiétudes quant au contenu de ses cours. Cette nouvelle enseignante est-elle à la hauteur ?

Claire Vesin excelle à décrire l'atmosphère délétère qui peu à peu s'installe au sein de la petite communauté que forment les habitants du lotissement. Elle choisit d'alterner les points de vue en donnant la parole à de nombreux protagonistes : la narratrice principale, ancienne élève de Mme Bourgeois devenue adulte, Béatrice, mère de famille inquiète et pas toujours bienveillante, Elise, la fille adolescente de Béatrice en pleine crise, Suzanne, la nouvelle « maîtresse » comme l'appelle les enfants. Ce personnage d'institutrice est émouvant. Comme le sont souvent les enseignants en début de carrière, elle n'est pas sûre d'elle mais entend transmettre sa passion pour la poésie coûte que coûte. La solitude la fragilise petit à petit et les rumeurs vont aller bon train.

Claire Vesin sait tenir son lecteur en haleine par une construction narrative habile. C'est quasiment un polar avec les années 80 en toile de fond. Plusieurs sujets sont abordés (le racisme, l'hypocrisie bourgeoise, les tourments adolescents) avec beaucoup de talent et d'acuité. C'est une autrice à suivre.

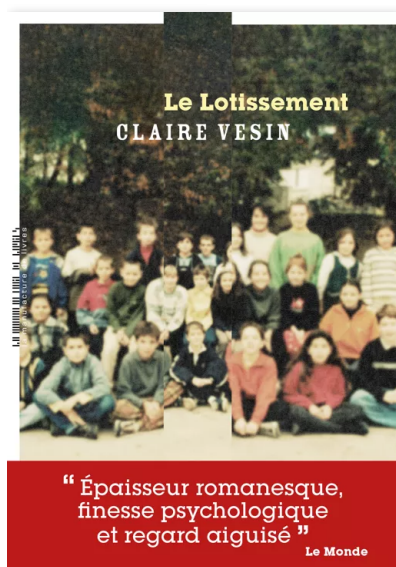
Aux éditions [La Manufacture de livres](#)



Le lotissement

VESIN Claire

&&&&



La Manufacture de Livres, 2025

Collection : littérature

272 pages

ISBN : 9782385532239

Prix : 19,90 €

Public : Adultes

Genre : Romans Hors champ

Drame

Années 80

Vie sociale

Mise en ligne le 01/09/2025

Edit

Trente ans après, la narratrice revient sur les drames cachés de son enfance. En 1986, elle habitait à Mare-les-Champs, une petite ville paisible de banlieue parisienne, dans un lotissement moderne où toutes les familles se connaissent, se côtoient et s'observent. Mais l'arrivée de la nouvelle institutrice, Suzanne, jeune et passionnée de poésie, bouscule ce microcosme établi et régenté par Béatrice, que tout le monde adulte et redoute.

Claire Vesin explore avec beaucoup de justesse, dans le décor d'un lotissement des années 1980, la vie d'un quartier pavillonnaire tranquille, nous faisant entrer dans le quotidien des familles, dans leur intimité, pour dévoiler que le vernis lisse des apparences est souvent trompeur. Donnant la parole à de nombreux personnages très bien décrits, comme Béatrice, la mère parfaite, Suzanne, l'institutrice jeune et jolie, ou Élise, l'adolescente rebelle, l'autrice nous fait remonter avec habileté le cours des événements qui ont conduit à la tragédie annoncée. Les questions sur les causes et les responsabilités s'insinuent avec force détails dans le récit. Est-ce l'entre-soi, la peur du changement, le rejet de la différence, la jalousie... ? Un roman original, bien construit, qui fait revivre une certaine France des années 80. (E.M. et C.H.)